

[GUERRES]

Il n'est pas facile d'entrer dans la question de la guerre, les guerres régionales existantes comme la guerre mondiale qui vient, si on ne la réduit pas à des commentaires géopolitiques. En particulier comment l'affronter d'un point de vue militant au milieu des fureurs et du fracas qui lui font cortège ? Comment ne pas se laisser engloutir par sa terreur paralysante en maintenant une position affirmative, en créant les conditions d'une telle subjectivité, sans se réfugier dans un vain et illusoire pacifisme ?

Nous avons choisi d'ouvrir la rubrique « *Guerres* » par une proposition développée dans cet article : l'examen des relations entre la modernité littéraire et la guerre.

ROBERT BRUMAN : *ÉTUDIER LA LITTÉRATURE ET LA GUERRE*

SITUATION

Comme la récente analyse du conflit russo-ukrainien le montrait ¹, la guerre interimpérialiste n'est pas seulement une agression extérieure sur un pays en paix. Cette guerre agressive fait fonds d'une **situation interne divisée**. La guerre ainsi se développe quand l'État dépossède le peuple de ses capacités à résoudre ses contradictions. Pour mettre fin aux guerres (voir, de part et d'autre des tranchées, les grèves et les refus de combattre durement mâtés durant la guerre 14-18) comme pour empêcher que celles qui se préparent n'arrivent, il faut **reconstituer un camp international du peuple**. Il faut pour cela redonner confiance dans l'humanité et dans sa capacité à agir et à traiter ses propres divisions. Nous en sommes aujourd'hui au moment où les êtres humains doivent penser de nouveau les possibles d'une humanité émancipée.

La division au sein d'un peuple, ainsi que la méfiance actuelle envers les peuples, traverse tout un chacun, et démobilise, sur cette question de la guerre, toute confiance en une décision individuelle. J'ai pu le mesurer récemment en échangeant avec une vingtaine de jeunes étudiants sur leur relation à la guerre et ce qu'ils pensaient des conflits actuels. **Deux idées contradictoires** ressortent qu'ils ne parviennent pas à traiter. D'une part ils condamnent la guerre pour des raisons morales, d'autre part, ils n'envisagent pas de contredire un État qui entrerait en guerre. La désobéissance, si la France devait mener une guerre sur son territoire, leur semble impossible, non par patriotisme, mais par la crainte de l'État. Dans leur esprit, toute guerre est mal et pourtant ils ne voient pas quelles ressources mobiliser pour en soustraire l'humanité.

Si l'on formule ceci dans les termes du matérialisme de Mao, les causes externes de ces guerres, soit les problèmes de propriété des ressources et des moyens de production, opèrent par des causes internes, essentiellement les problématiques identitaires et les nationalismes. Mais cela se joue aussi au niveau des divisions internes de l'individu. Ainsi, si l'on a raison de dénoncer les discours guerriers qui prolifèrent, qui gangrènent l'espace social (voir par exemple le « *réarmement démographique* » de Macron) et la sphère intime (la « guerre entre les sexes »), d'entendre dans ces discours ce qu'ils ont de menaçant pour les peuples, il faut aussi comprendre que les guerres extérieures aux frontières des pays dits développés, quand bien même les pays occidentaux semblent hors de cause, se projettent également dans les divisions internes de ces peuples occidentaux. C'est ce que traduit, par exemple, la formule du collectif « *Guerre à la guerre* » selon laquelle les esprits sont « colonisés » par la guerre.

Que proposer alors ?

¹ Voir en début de numéro le tract n°1 d'avril 2025 du Cercle *Longues marches*

Notre intervention peut prendre la forme de tracts qu'il s'agit de diffuser pour faire connaître nos analyses et nos positions, qui peuvent aussi être vecteurs d'alliances. Le principe à tenir est que seule l'orientation communiste, parce qu'elle traite des contradictions au sein du peuple et qu'elle assume politiquement l'antagonisme à ses ennemis est capable d'éviter que les peuples ne se fassent la guerre entre eux.

Dans l'espace de ce texte, notre intervention sera autre. Elle portera sur **l'imaginaire lié à la guerre**. Les guerres réelles se préparent matériellement, et elles se préparent aussi dans les esprits. La dénonciation des discours guerriers n'est pas suffisante. Récemment, est paru un livre sur *Les Désirs guerriers de la modernité*². Sa proposition, s'appuyant sur les travaux du sociologue Theweleit, est de travailler à un « recâblage » des affects qui poussent à la violence. Il ne s'agit pas de les réprimer mais de les réorienter. L'exemple donné en fin de livre d'un tel « recâblage » ou de nouveaux « branchements » est celui des militantes contre l'établissement d'un site de lancement de missiles nucléaires à Greenham Common³. Le livre de Brosteaux part de l'analyse suivante des affects guerriers : la modernité produit des affects qui galvanisent les foules ; la guerre capture ces affects. Plutôt que réprimer ces affects (au premier chef celui de l'enthousiasme), il s'agit pour elle d'établir la possibilité de les transformer. Son livre propose de traiter « ces survivances » et se demande « comment recycler avec soin et prudence, et sur des modes nouveaux, ce dont nous héritons de la modernité »⁴.

Dans sa conception, la modernité a produit des affects guerriers.

Il y a au moins **deux écueils** à une telle affirmation.

- **Le premier** concerne la conception unitaire de **la modernité** qui fait de Jünger, à la fois écrivain, mémorialiste et théoricien de la « révolution conservatrice » des années 1930 en Allemagne, un moderne au même titre que Benjamin.

Si le Jünger écrivain et mémorialiste est moderne, le second, essayiste politique est réactionnaire.

C'est un peu le même problème avec Céline ou plus tôt encore avec Balzac (où s'opposent ses conceptions politiques monarchistes et légitimistes et une conception romanesque révolutionnaire).

Il faut donc se demander ce qui fait de Jünger un écrivain moderne : mon hypothèse est qu'il s'agit de la relation au témoignage littéraire d'une part, de la sensibilité qu'il manifeste durant la guerre – que l'on retrouve chez Apollinaire – d'autre part.

Le livre néglige un élément important par rapport à la modernité : en hériter, certes, mais choisir ce dont on hérite.

Il est curieux qu'un livre qui s'attelle aux désirs guerriers de la modernité ne s'appuie finalement que sur l'œuvre de Jünger et l'expérience des villes ruinées.

- **Le deuxième** écueil est la conception et l'analyse qu'elle propose des **affects**.

Là encore, il faudrait distinguer les affects que mobilisent des œuvres d'art (singulièrement la littérature) et ceux qui relèvent de la politique. Il faudrait même distinguer soigneusement au sein de la littérature, selon qu'elle nous parle du moment politique où la guerre se décide, de ceux où, entraînés dans une guerre non choisie, on doit décider quoi y faire.

Chez Brosteaux, les affects semblent préexister aux situations, ainsi lorsqu'elle écrit : « ces affects nous font entrer dans une histoire qui est celle de la modernité » (p.13) Ils sont d'ailleurs au nombre de deux : « *échauffement* », synonyme de galvanisation, d'enthousiasme, et « *mise à distance* », synonyme du sentiment de sécurité. La modernité est alors la promesse d'excitation et de sécurité. Une affaire de jouissance, en somme.

² Livre de Déborah Brosteaux aux éditions du Seuil (2025).

³ Le livre d'Alice COOK et Gwyn KIRK *Des femmes contre des missiles* (écrit en 1983, publié en traduction française en 2016) relate de l'intérieur ce combat mené exclusivement par des femmes de 1981 à 2000. L'installation des missiles a été démantelée en 1991 suite à l'accord entre Gorbatchev et Reagan sur les forces nucléaires.

⁴ p. 203

Il faut à cela opposer une autre conception des affects. Ils ne sont pas premiers. Ils naissent des situations et des décisions que l'on prend dans une situation. Ils sont peut-être même **l'indice que la décision a été prise et qu'elle est juste.**

« *L'intérêt général, c'est moi qui le sers – par mon refus !* » répond Jacques à son frère ⁵ alors qu'il vient de lui dire qu'il ralliera le camp des pacifistes au moment de la déclaration de la guerre 14-18 et cela non par égoïsme mais dans l'intérêt des peuples. Il a donc décidé face à la guerre. Puis il poursuit « *Et je le sens bien – je sens d'une façon indubitable – que ce qui se refuse en moi, aujourd'hui, c'est le meilleur !* » Je lis dans ce « meilleur » la marque d'un courage absolu, qui accompagne une décision qui ira jusqu'au bout.

UNE PROPOSITION

Indubitablement, il y a un lien au sein de la modernité littéraire entre la guerre et le témoignage, cela depuis la première guerre mondiale. Ce lien, constituant d'un imaginaire particulier de la modernité et de la guerre, nous devons l'étudier. Il existe aussi dans les autres arts, notamment au cinéma, et dans une moindre mesure en peinture. La difficulté aujourd'hui de faire un partage net entre roman (fictif) et autobiographie est une trace de ce lien.

Un deuxième aspect, que l'on peut aussi aborder grâce à la littérature, se rapporte aux **subjectivités en temps de guerre**. Le défi qui nous est posé est que les menaces de guerre annihilent toutes les capacités individuelles à la décision. Le pari qu'il faut prendre est que la littérature peut restaurer la confiance dans la décision subjective.

● ● ●

⁵ Cette réplique est tirée du dernier tome de la longue fresque romanesque de Roger Martin-du-Gard *Les Thibault* (1936).